

Ce que nous lui devons

Pierre Vergès – Université d'Aix-Marseille

Abstract

Discourse analysis requires that form and content be related. Our perspective blends two approaches: natural logic and sociology, a productive method of discourse analysis to explore how thinking evolves, and ideology. In the research reported in this article, we also took into account social representations as collective and structured knowledge forms, as a kind of reasoning that is different from that of science. We studied the cognitive organization by applying three operations: a prototypical process that analyzes central and peripheral themes, a connotative process that allows developing those themes, and an organizational process responsible for relating the elements of representations. We applied this method on the analysis of an editorial published in a municipal newspaper and on representations of economy, which had a weak argumentation form.

Keywords

Grize, Form and Content, Knowledge, Natural Logic, Social Representations, Discourse, Tree-like Coding.

Résumé

L'analyse des conduites discursives demande que soit tentée la mise en rapport de la forme et du contenu. Pour ce faire nous avons croisé deux approches : celle de la logique naturelle et celle de la sociologie. Ce fut particulièrement productif pour une évolution de la pensée sur l'idéologie et sur les méthodes d'analyse du discours. Parallèlement on a pu considérer les représentations sociales comme des formes de connaissance ayant un caractère collectif et structuré, mais dont les raisonnements diffèrent très sensiblement de ceux que la science adopte. Cette organisation cognitive repose sur plusieurs opérations : un procès de prototypicalité qui analyse la centralité ou la périphérie des thèmes abordés, un procès connotatif qui ouvre tout un espace de développements de ces thèmes, un procès organisateur qui met en relation les éléments de la représentation. On se sert de l'exemple d'une analyse de l'éditorial d'un journal de mairie, et des représentations de l'économie, ayant souvent une forme argumentative très faible.

Mots-clés

Grize, forme et contenu, connaissance, logique naturelle, représentations sociales, discours, codage en arbre.

INTRODUCTION [1]

Les conduites discursives peuvent être analysées à la fois par les sciences sociales et par les disciplines les plus formelles tel fut le pari gagné par Jean-Blaise Grize. Ici nous voulons simplement mettre l'accent sur son apport pour la sociologie. A priori, leurs démarches semblent bien éloignées car cette dernière semble réduire son apport à la recherche d'indices d'un fonctionnement idéologique dans l'argumentation. Pourtant, elle peut s'appuyer sur le logicien qui lui donne les moyens de repérer l'ancrage du discours dans des présupposés culturels.

Nous avons toujours, dans le cadre du travail inspiré par l'école de Neuchâtel, tenté la mise en rapport de la forme et du contenu. Les analyses de formes ne peuvent que s'associer aux recherches sur le contenu, et les analyses du contenu doivent s'éclairer par la catégorisation des formes pour dépasser la simple description. En cela nous avons montré un enrichissement mutuel de chaque approche du discours tout en conservant les apports de leurs interprétations par les sciences sociales (Grize, Vergès & Silem, 1987).

Ces dernières nous ont permis de définir les représentations sociales comme une forme de connaissance non réductible à une connaissance scientifique dégradée ou erronée. Il est nécessaire d'ouvrir un champ de recherche argumentatif du domaine de ces représentations. Elles sont construites en apportant des ses contenus et utilisant des argumentations faites d'emprunts, et d'articulations de thèmes circulant dans la société. Elles bâtissent un vraisemblable pour convaincre, et elles produisent une forme de connaissance qui argumente la pratique. De plus, les représentations sociales sont à la fois une forme de connaissance et ont un caractère collectif et structuré. A côté des analyses de leurs formes, il convient aussi de chercher les lieux de détermination des représentations sociales, son inscription socio-historique et socio-économique. Ces deux démarches ont leurs particularités car le propre d'un discours est de transmettre en les transformant en des représentations, aussi les raisonnements utilisés diffèrent fortement de ceux que la science adopte (Ramognino & Vergès, 2005).

Il est certain que nous n'avons pas, à partir des seuls éléments argumentatifs, la possibilité d'interpréter le fonctionnement mental des discours. Il est par contre possible de faire une description argumentative de ces discours renvoyant à ce que l'auteur a voulu montrer. Par cette démarche, on cherche à mettre en rapport des contenus particuliers et des formes argumentatives spécifiques. On vise à décrire l'expression d'un « auteur » et cela au-delà d'une lecture naïve de ce qu'il dit.

L'intérêt du croisement de nos deux approches fut particulièrement productif d'une évolution de la pensée sur l'idéologie. Les contraintes socio-historiques ont longtemps mit en valeur cette approche dénonçant l'idéologie des auteurs. Cependant, il est apparu que certaines parties du discours ne pouvaient s'interpréter que par la prise en compte d'une profondeur historique dans le système des déterminations des discours. Nous avons parlé à ce propos de « matrices d'interprétation ». On dépasse alors le simple débat politique pour

s'ancrer dans une mémoire collective transmise par l'ensemble de la société même si l'on sait que les manifestations culturelles sont très diverses selon les couches sociales (Vergès, 2005).

Le croisement de deux méthodes venant d'horizons aussi différents que la logique naturelle et les représentations sociales s'est avéré particulièrement intéressant. Par exemple, les termes prototypiques se sont souvent trouvés au cœur de l'organisation du discours ; celui-ci s'accordant avec une conceptualisation systémique de la représentation composée d'un noyau central et d'éléments périphériques.

L'intérêt d'une telle approche double, celle de la logique naturelle et celle des représentations sociales, repose sur leurs possibilités de croiser plusieurs ordres de structurations des textes analysés. Les deux corps théoriques se sont avérés très complémentaires : d'un côté on met en évidence les marques de complexité de l'argumentation et l'éclairage du contenu avancé par l'auteur, de l'autre on tente d'interpréter ces marques et éclairages dégagées. À cela s'ajoute la volonté de proposer une lecture constructive donnant toute sa place au sujet énonciateur.

Souvent les analyses de texte se réduisent à donner une caractérisation de la forme : plus ou moins structurée, plus proche de l'attitude que de la connaissance, plus énumérative qu'argumentée, sans s'interroger sur le rapport entre la forme et le contenu. Avec l'apport de Grize nous montrons que le cadre de connaissances dans lequel se développent les représentations sociales a des propriétés bien particulières dont nous devons tenir compte. En particulier, il est nécessaire d'analyser la production discursive du sujet comme reflétant la nature sociale de la représentation, sa nature cognitive organisée ayant un noyau central et surtout ayant des éléments périphériques, et par ailleurs susceptible de cohérence ou de contradiction.

Considérer les représentations sociales comme des formes de connaissance revient à leur attribuer un caractère collectif et structuré, mais d'un autre côté les types de raisonnements qu'on y pratique diffèrent très sensiblement de ceux que la science adopte. Cette organisation cognitive repose sur plusieurs opérations : un procès de prototypicalité qui analyse la centralité ou la périphérie des thèmes abordés, un procès connotatif qui ouvre tout un espace de développements de ces thèmes, un procès organisateur qui met en relation les éléments de la représentation. Dans cette conception, la signification n'existe que par la mise en perspective des différents éléments de ces trois procès. Pour en rendre compte, nous nous aidons des concepts et méthodes de la logique naturelle : le procès de construction des objets du discours, l'organisation du raisonnement en une schématisation.

Ainsi, l'acteur social, même s'il n'est pas un créateur entièrement libre, se révèle néanmoins producteur. Certes il utilise des préconstruits, mais ce serait le rendre infantile que de le réduire à une caisse de résonance du discours dominant qu'il ne ferait que reproduire. Il produit un vrai travail d'énonciation qui a pour base l'existence d'un stock d'idées reçues et fortement incorporé qui sont dans le même temps l'expression de ses représentations. On peut affirmer qu'il construit ses objets de discours et ses schématisations. Cette démarche d'interprétation des discours se veut constructive du contenu et de son organisation. Nous ne

nous arrêtons pas à l'intentionnalité de l'acteur pour, au contraire, donner au sujet toute sa place dans la matérialité de la construction de son discours (Vergès, 1989).

Le discours est un construit de celui qui l'énonce. Notre analyse ne doit pas dans un premier temps l'interpréter mais mettre en évidence la démarche de l'auteur. On suppose que sa démarche a plusieurs étapes, même si celles-ci ne sont pas décrites par son auteur. Ou, plus exactement, nous établissons une déconstruction de cette démarche.

Pour l'analyser, nous utilisons une méthode dont le premier temps est celui de la mise en évidence de la sélection des informations que le sujet effectue. On met en évidence à ce niveau les éléments significatifs de la représentation. Le second temps de l'analyse est l'identification d'un ensemble d'éléments qui connote les précédents qui, d'une certaine façon, leur donne valeur. Enfin, le troisième niveau est celui d'une construction relationnelle et hiérarchisée des éléments de la représentation. On aboutit à une organisation des éléments mis à l'évidence par les deux premiers moments de la représentation. Cette organisation se représente par une schématisation.

Notre méthode d'analyse s'est petit à petit complexifiée. Au départ, nous étions marqués par l'existence d'une interprétation par l'idéologie dominante. Elle ne s'est pas avérée tout aussi totalisante que le voulait ses auteurs, mais elle est bien présente dans certains textes ou parties de texte. Elle se révèle souvent par les marques d'un fort investissement du locuteur plus que par les thèmes abordés. Il faut cependant se défaire d'une attitude considérant l'idéologie comme relevant d'un procès de masquage, car elle est plutôt la volonté d'inscrire le propos dans ce qu'on peut appeler le discours circulant dans la société. Il convient alors de décrire une hiérarchie de modalités décrivant les degrés d'effacement du pouvoir. Elle peut alors être construite par la mise en évidence du rapport entre formes argumentatives et contenus. C'est par la synergie des deux approches, celle des thèmes marqués idéologiquement et celle d'une dimension plus historique, que le fonctionnement idéologique du discours peut être appréhendé.

Il nous est apparu très important de montrer un autre lieu de détermination du discours : celui des matrices culturelles d'interprétation. Elles se caractérisent par le fait qu'elles peuvent se situer au-delà du débat idéologique que parce qu'elles expriment un rapport plus profond : celui de l'homme à la société. Aussi nous sommes conduits à rechercher les marques de la présence des lieux de détermination dans les discours. De là découle une méthode particulière.

LES BASES D'UNE MÉTHODE

Nous nous sommes toujours référés à la figure de base de l'analyse de l'argumentation : L'existence d'un rapport d'étayage entre les segments de discours. Ces segments peuvent être de simples unités prédicatives mais aussi des groupes d'énoncés reliés par un opérateur logique. On peut donner l'exemple d'une forme argumentative particulière, mais intéressante car atypique, d'un point de vue purement logique. Elle est particulièrement fréquente dans les entretiens oraux : l'organisation argumentative bouclée. On l'a qualifiée de « bouclée », car elle

consiste à reformuler, en guise de conclusion, le segment qui a été au point de départ de l'argumentation. Il peut prendre deux formes : (A,(A',B)) ou (A',(A,B)) ou A' désigne une reformulation de A.

Le segment A' peut comporter des ajouts ou des ellipses. Dans la première forme, la reformulation A' fait partie du segment qui étaye A ; tandis que dans la seconde elle est plutôt une conclusion. Il s'agit là d'une caractéristique intéressante du discours oral spontané car elle indique une redondance non nécessaire du discours alors. Or, paradoxalement, elle est au contraire là pour proposer une forme particulière de cohérence du discours. Il en va de même dans une autre forme argumentative de types A, A'. Elles sont le plus souvent autre chose que de la redondance synonymique.

Les segments de B donnent une information qui permet la transformation de A en A'. A' est à la fois semblable et différent de A. Ces argumentations bouclées ne sont pas anecdotiques : elles permettent trois procès argumentatifs. En premier, on peut interpréter sa reformulation ainsi : le sujet interrogé semble seulement répéter ce qu'il vient de dire. Peut-être hésite-t-il à proposer sa réponse. En second, il avance une conclusion quasiment identique au point de départ. On peut penser qu'il ne fait que renforcer sa manière de voir. On peut enfin voir dans cette reformulation l'aboutissement d'un raisonnement bien argumenté visant à renforcer sa position par cette reformulation. On le trouve dans le cas des généralisations ou encore dans le cas d'une ambiguïté dans le segment B.

UN EXEMPLE : L'ANALYSE DE L'ÉDITORIAL D'UN MAIRE

Nous avons conduit une recherche sur l'identité marseillaise construite par le journal de la municipalité. Nous nous attendions à en trouver les éléments dans les éditoriaux du maire. Or, tel n'est pas exactement le cas. Ses éditoriaux décrivent plus l'action municipale ou les qualités « européennes » de Marseille que les valeurs pouvant fonder l'identification de ses habitants à leur ville.

L'éditorial est situé, dans la revue « Marseille le magazine », dès la première page après la couverture. Il se présente comme un texte faisant autorité. En effet, le texte est encadré d'une part en haut de la page par un grand titre très épais intitulé « le point de vue du maire » et, d'autre part en bas de la page par une photographie du maire. Cette photo est accompagnée sur la gauche du nom et des titres du maire : « Robert P. Vigouroux, maire de Marseille et sénateur des Bouches-du-Rhône ». Ce double encadrement marque bien la volonté de produire un texte autorisé et d'autorité.

Le contenu de ces éditoriaux est en complète congruence avec cette construction d'une « autorité ». Les thèmes peuvent être divers : de la naissance de la Marseillaise en 1789 à la création d'un parking en centre ville en passant par le développement des bibliothèques municipales. Mais les acteurs de ces domaines sont toujours les mêmes. Deux grands acteurs se dégagent de ces éditoriaux : le premier est la municipalité, le maire et ses actions. Le second est la ville de Marseille, Marseille et les marseillais. On définit cette hiérarchisation des objets du discours par leur position en positions thématique ou rhématique et par le fait qu'ils sont ou non posé dès le début du texte.

Cette hiérarchie municipalité / ville conduit au paradoxe où Marseille se trouve rejetée en position secondaire, apparaissant de manière récurrente seulement dans les dernières lignes du texte. Certes, on lui affecte un certain nombre de propriétés valorisantes, mais sur le mode de l'autoproclamation sans véritable argumentation. Le « nous » de la municipalité est majoritairement posé dès les premières lignes. Ensuite, il se décline en de multiples acteurs ou actions et quelquefois même Marseille est reléguée à n'être qu'un ingrédient de ce « nous » maire-municipalité.

« O2 j'
 O2-1 mes '50 dossiers pour Marseille'
 O2-1-1 notre ville
 O2-1-1-1 le centre ville
 O2-1-1-2 le Nord à l'Est et au Sud
 O2-1-1-3 Marseille
 O2-1-1-3-1 son devenir de métropole euro-méditerranéenne.
 O2-2 Notre action
 O2-2-1 notre 'plan de déplacement' »
 Marseille Magazine, 23 avril 1992.

Il est intéressant de noter que les énoncés qui ont pour thème « je » et ses ingrédients sont, pour une large part, valorisés, alors que ceux portant sur les autres thèmes (en particulier les équipements urbains) sont beaucoup plus neutres. Les marqueurs d'énonciation sont aussi là, tout au long du discours, pour mettre en valeur le « je » de l'auteur : j'ai définie dans mes '50 dossiers pour Marseille'.

Ce « je » pour exemplaire qu'il soit de la position du Maire se trouve cependant relayé par un « nous » collectif dont le contenu est assez variable. Il peut être un moyen d'associer le maire à un collectif municipal, mais aussi de l'associer à la ville. Ainsi dans un éditorial le « nous » est décliné à travers deux éléments, d'une part, « notre ville » décrite comme un espace géographique où les habitants ont des problèmes de transport, et d'autre part, « notre souci » qui conduit à la prise en considération des projets de la municipalité. On retrouve ce « nous » avec « nos efforts » dans un autre éditorial. Tout le texte est alors organisé pour se terminer par cette opération énonciative forte : « c'est le sens de nos efforts en faveur du livre et de nos bibliothèques ».

« O1 Nous
 O1-1 notre ville
 O1-1-1 à l'intérieur de la ville
 O1-1-2 le Nord, l'Est et le Sud de Marseille.
 O1-1-3 centre ville
 O1-1-3-1 le centre de notre ville
 O1-1-3-3 l'autoroute du littoral et l'autoroute Est.
 O1-1-4 ceux qui (les équipements rendront la vie un peu plus aisée à
 ceux qui
 Y habitent ou y travaillent)
 O1-1-4-1 tout Marseillais

- O1-1-4-2 aux commerçants
 - O1-1-5 la séparation artificielle entre la ville et le port
 - O1-1-6 transports urbains de notre ville.
 - O1-1-7 l'image de Marseille
 - O1-2 notre souci
 - O1-2-1 double préoccupation
 - O1-3 nos projets,
 - O1-3-1 nos projets, en cours de réalisation
 - O1-4 la municipalité »
- Marseille Magazine, 21 février 1992.

Les ingrédients que l'on trouve dans ces objets sont des éléments descriptifs de la municipalité : nom de ses acteurs et de ses projets, ils sont relativement peu valorisés au contraire des ingrédients du « je » précédent.

« Notre ville » est quelque fois le point de départ d'un article. Ou, plus exactement, ses qualités ou fonctions sont posées dès les premières lignes. La ville est toujours développée à travers un certain nombre d'ingrédients : ses origines, son expansion, et ses qualités. Un éditorial la pose comme une ville maritime. Ceci permet à l'auteur d'introduire l'élément central de ce texte : l'existence d'un salon nautique. La ville est relativement peu décrite, elle est surtout valorisée à travers un ensemble de lieux exceptionnels ou de qualité : « une des plus belle rade du monde »,....

- « O1 notre ville
- O1-1 L'origine de notre ville
- O1-2 son développement
- O1-2-1 son expansion
- O1-3 son activité économique
- O1-4 sa qualité de cité maritime
- O1-4-1 Située au cœur d'une des plus belles rades du monde
- O1-4-1-1 sa situation exceptionnelle.
- O1-4-1-2 le site prestigieux du Roucas Blanc, fleuron des plages
- Gaston Defferre
- O1-4-2 Premier port de France pour le commerce
- O1-4-3 les possibilités touristiques
- O1-4-3-1 La salubrité retrouvée de ses eaux
- O1-4-3-2 l'aménagement de ses 37 Km de côtes
- O1-4-4 avec ses 7 000 places à flot, le premier complexe de plaisance français
- O1-4-4-1 des chantiers de réparation de plaisance extrêmement performants ouverts à tous les types de navires
- O1-4-4-2 un Salon Nautique de premier ordre
- O1-4-4-2-1 sa réalisation
- O1-4-4-2-2 des organisateurs
- O1-4-4-2-3 ce Salon et les animations qui l'entourent
- O1-4-5 la Mer

O1-5 Marseille

O1-6 une ville »

Marseille Magazine, 22 mars 1992.

Ainsi la ville est bien posée. Elle est même fortement valorisée. Mais on ne peut pas véritablement dire que le texte cherche à construire une identité locale. En effet Marseille va apparaître le plus souvent de manière très seconde. Un éditorial, par exemple, parle de « une » ville. L'accent est mis sur « une ». Ce n'est pas « la » ville : « dans une ville qui peut s'enorgueillir d'un nombre d'éditeurs largement supérieur à la moyenne nationale ». De manière plus précise le mot de Marseille apparaît d'abord comme objet de prédication avant de devenir sujet d'une relative. Nous avons déjà vu qu'elle pouvait être ingrédient d'un autre objet tel « mes dossiers ».

Les éditoriaux ont le plus souvent une forme argumentative très particulière. Ils sont construits comme un ensemble de phrases se succédant les unes derrière les autres de manière énumérative. La construction argumentative est très faible. On note l'inexistence de connecteurs. La construction du texte met simplement en avant l'autorité du sujet énonciateur qui décrit des objets, ou décrit son action. Les objets du discours, définis ainsi de l'extérieur, n'ont pas besoin de marques formelles argumentatives pour exister, pour se justifier. Ils sont posés directement.

UN DOMAINE PARTICULIÈREMENT ARGUMENTÉ : LES REPRÉSENTATIONS DE L'ÉCONOMIE

Un autre exemple vient du domaine des représentations sociales de l'économie, qui sont à la fois ancrées dans une connaissance préalable et dans une contextualisation nécessaire. Elles sont tout à la fois sociales (collectives et associées à des objets sociaux précis) et cognitives (connaissances, traitement de l'information et stratégies). L'approche argumentative donne alors toute sa force à l'hypothèse d'une activité de l'acteur : les représentations s'actualisent et se transforment dans des logiques d'acteurs. La théorie structurale des représentations sociales nous permet de prendre en charge ces différentes dimensions et surtout de donner un cadre à l'analyse de leur fonctionnement, à l'identifier des linéaments de leur genèse, de leurs transformations et de leurs rapports aux comportements.

Cette théorie découpe les éléments intervenant dans une représentation en éléments centraux et éléments périphériques. La fonction du noyau central est double : il assure l'organisation de la représentation et il assure la stabilité de la représentation face aux agressions ou aux transformations de l'environnement. Si on enlève un élément du noyau central, l'objet représenté n'est plus le même. Tout un ensemble de recherches montrent l'intérêt d'une telle approche, l'intérêt d'une telle identification des éléments centraux et périphériques.

Cette identification suppose que l'on ait les moyens de spécifier la représentation sociale d'un objet donné : en permettre la description, mettre en évidence les particularités de son

organisation et définir les processus socio-cognitifs de sa construction. Les questionnaires permettant de reconnaître les éléments du noyau central d'une représentation cherchent à identifier les objets qui constituent la représentation sociale. A partir de là il est possible de définir ce qui, dans la représentation, est partagé par le plus grand nombre et ce qui ne l'est pas. La périphérie est alors le lieu soit des éléments qui servent d'amortisseurs quand la représentation est confrontée à une situation contradictoire, soit des éléments qui peuvent prendre plus ou moins d'importance selon le contexte, soit encore des éléments sur lesquels se porte le débat social relatif à l'objet représenté. On met alors l'accent sur l'indépendance partielle du domaine des représentations : indépendance des processus de production et surtout de fonctionnement. Elles ont leur propre noyau organisateur, elles relèvent autant de processus cognitifs que de processus sociaux.

La prise en compte de ces processus cognitifs de construction de la représentation économique nous permet d'approfondir sa description structurale. Par l'étude des caractéristiques du noyau central, nous allons pouvoir définir une nouvelle propriété : l'autonomie ou non de la représentation. Il est en effet important de montrer que toutes les représentations économiques ne sont pas autonomes, n'ont pas en elle-même, le principe de leur existence, de leur identité. Inversement s'il n'existe pas de représentation sociale isolée, certaines ont un poids socio-historique suffisamment conséquent pour pouvoir être considérées comme autonome, relativement aux autres objets de représentation. Pour pouvoir établir cette propriété, nous sommes partis du fait que toute représentation est en relation avec un ensemble d'autres représentations qui constituent son environnement symbolique et social et nous nous sommes alors demandés comment ces représentations s'influencent mutuellement ? Quelles relations entretiennent-elles ? Les formes de ces rapports n'ont pas été toutes identifiées. Trois grands types de relations entre objets de représentation semblent importants : les relations d'emboîtement, les relations de réciprocité et les relations de croisement de deux objets autonomes.

L'emboîtement permet de distinguer, par exemple, les représentations de trois objets économiques : l'argent, la banque et le prêt. Pour les économistes, il est difficilement concevable que la banque ne soit pas un objet autonome, et pourtant.... Le noyau central de l'argent est constitué de deux éléments : le travail et le bien-être. L'analyse de l'argumentation de l'usage de ces objets permet de le mettre en évidence.

CONCLUSION : UNE MÉTHODE TOUJOURS EN RECHERCHE

Un certain nombre de questions restent en suspend. La transformation d'un texte en objet de discours n'est pas sans quelque fois des difficultés. Pour terminer on en relèvera quelques unes qui appellent réflexions, notamment en ce qui concerne le développement de la logique naturelle dont on a utilisée la notation.

A) Les noms qui expriment une relation.

On sait qu'il existe des nominalisations : doit-on les considérer comme des objets ou les rétablir comme une prédication ? Exemple : « La polémique oppose les sociétés nautiques qui veulent davantage de sécurité et la mairie. »

On peut coder $P(x, P(y), z)$ avec x = la polémique et y = les sociétés nautiques ; et z = la mairie ou au contraire penser que « la polémique » et « oppose » sont redondants et rétablir une autre phrase : « les sociétés nautiques qui veulent davantage de sécurité polémiquent avec (ou s'oppose à) la mairie ». $P(P(y), z)$.

B) Les verbes qui expriment un connecteur.

Exemple : « La concurrence entre les producteurs est d'autant plus vive que la croissance mondiale s'est ralentie de 1973 à 1985 ». On ne peut pas coder $P(x)$ avec x = « La concurrence entre les producteurs » car la vivacité de cette concurrence est argumentée par le ralentissement de la croissance mondiale. Il y a, à l'évidence, deux objets, x et y = « la croissance mondiale », dont les propriétés sont mises en relation. On doit écrire $[P(x), P(y)]$.

C) Les renominations.

Il n'est pas évident de choisir entre renomination et ingrédience de faisceau. Par exemple : « le cultivateur examine sa future récolte... vendu à un bon prix ce coton lui permettra ... ». Soit x = le cultivateur et y = la récolte ; on codera $P(x)$ puis $P(y1)$ avec $y = I(P(x))$, c'est à dire y = la récolte extrait du prédicat $P(x)$ et $y1$ = le coton qui est alors un ingrédient de type γ de récolte.

On peut aussi dire que coton est une renomination de récolte marqué par le ce de ce coton. On peut aussi parler de renomination dans l'exemple suivant : « Il contenait chacun une pierre ronde obscure ... ils adoraient ces abadis ». « Abadis » peut être une renomination de « pierre ronde » ou, au contraire, un ingrédient de type γ de pierre ronde si on considère que abadis est un nom de genre de certaines pierres rondes.

La question est plus difficile à trancher dans cette phrase : « Le vin n'exerçait aucune attirance sur elle. Ce ne fut qu'après, que Maryse s'initia à cette boisson alcoolique. Elle prit des cours d'œnologie pour apprendre à déguster ce liquide ».

On peut définir une classe objet X = le vin avec ses ingrédients boisson alcoolique et liquide ; et dire que boisson alcoolique et liquide sont des renominations de type 2 et 1 ou qu'ils sont des ingrédients de type $\gamma2$ et $\gamma1$.

La qualité des analyses et méthodes « J.B. Grize » restent au long des ans notre fil d'Ariane.

NOTES

[1] Pierre Vergès a été -Directeur de recherche au CNRS – Centre national de recherche scientifique au Laboratoire Méditerranéen de Sociologie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Grize, J.-B., Vergès, P., & Silem, A. (1987). *Salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales*. Paris : Éditions du CNRS.
- Vergès, P. (1991). Représentations sociales de l'économie : une forme de connaissance. In D. Jodelet. 2^{ème} édition. *Les représentations sociales* (pp. 387-405). Paris : P.U.F.
- Ramognino, N., & Vergès, P. (2005). *Sociologie et cognition sociale*. Aix-en-Provence : Presses de l'Université de Provence.
- Vergès, P. (2005). Réécriture : des objets de discours à l'argumentation, In D. Miéville, & A. Berrendonner (Éd.). *Logique, discours et pensée. Mélanges offerts à Jean Blaise Grize* (pp. 169-182). Berne : Peter Lang.

